

LES PERSPECTIVES SYNDICALISTES APRÈS LA CRÉATION DE LA *FÉDÉRATION ANARCHISTE* (1) ...

Le premier numéro du *Monde libertaire* symbolisa l'action que nous devions entreprendre pour replacer l'organisation au coeur des luttes ouvrières. Il porte un gros titre: «*les Anarchistes et les luttes syndicales*». Dans cet article, Alexandre Hébert rappelle la lettre fameuse adressée par Fernand Pelloutier aux anarchistes au début du siècle et où il invite ces derniers à entrer dans les syndicats afin de leur conserver le caractère révolutionnaire hérité de la 1^{ère} Internationale.

Alexandre Hébert est le type même de l'anarcho-syndicaliste tel que le mouvement ouvrier en fabrique au début du siècle. Pour lui comme pour les Espagnols, l'organisation des anarchistes n'a pas de vie propre. Elle est un courant individualiste informel qui impulse l'organisation syndicale, fer de lance de la révolution, et son attitude est morale plus que structurelle. Hébert fera à la *Fédération anarchiste* quelques va-et-vient sans parvenir à s'y acclimater, et comme beaucoup il considéra que l'organisation fait double emploi avec le syndicat. Il s'éloignera de nous et se rapprochera des trotskistes qui seront ses meilleurs appuis, non pas que sa conception philosophique soit la leur, il continuera à se réclamer d'un anarchisme voisin de celui de Bakounine et il faut bien convenir que la structure des cellules révolutionnaires à l'intérieur des syndicats lui conviendra mieux que ce chemin parallèle entre l'organisation politique et l'organisation syndicale qui était le mien. Mais il faut dire à sa décharge qu'il rejoignait dans un milieu différent l'attitude de la C.N.T. espagnole que, pour ma part, je considérais comme incompatible avec l'histoire et les traditions du syndicalisme français!

Et nous vîmes alors ce spectacle étonnant d'un anarcho-syndicaliste authentique faire équipe avec des marxistes et en désaccord constant avec sa véritable famille spirituelle. Ce fut regrettable, car Alexandre Hébert était un orateur brillant, un organisateur capable, un «tacticien» plus discutabile dont les «habiletés» avaient parfois la grosseur d'un câble. Un homme de qualité, c'est incontestable, un pur produit de l'école anarcho-syndicaliste du début du siècle. Disons, pour la petite histoire, que bien qu'appartenant tous deux à *Force ouvrière*, nous ne fûmes que rarement d'accord au cours des discussions tumultueuses qui animaient les congrès de notre Confédération. Malgré sa surface il ne mordra pas sur le milieu anarchiste et restera isolé aux côtés de ses amis trotskistes et ceux-ci «soigneront» cet allié de qualité qui les dédouanait et faisait oublier leur péché originel, le léninisme! Ils lui assureront une élection sans problèmes à la tête de l'*Union des syndicats Force ouvrière de Loire-Atlantique*. On pourrait croire que l'engagement tactique qui motiva sa démarche partait d'une évolution théorique, ce ne serait ni tout à fait vrai, ni tout à fait faux, en tout cas bien dans la ligne du syndicalisme révolutionnaire du début du siècle où l'on vit un anarchiste comme Pouget faire équipe avec le blanquiste Griffuelhes, tout en conservant des rapports avec le mouvement anarchiste de l'époque et en particulier avec Jean Grave et les *Temps nouveaux*. Mais les temps avaient changé et Hébert ne put jamais développer le groupe anarcho-syndicaliste qu'il avait constitué et qui lui aurait permis, tout au moins aux yeux de

(1) Titre *Anti.mythes*.

l'opinion publique, de rendre crédible son indépendance. Il est vrai que dans la nouvelle confédération rien n'était simple!

L'attitude des anarcho-syndicalistes coincés entre la C.G.T. communiste et les syndicats réformistes, dans l'impossibilité de constituer une centrale syndicale bien à eux et présentant une certaine surface, peut paraître déroutante! Elle est cependant logique! L'éclatement de la C.G.T. avait abouti à la création de *Force ouvrière*, elle avait été précédée par une scission plus modeste qui avait permis la constitution de la C.N.T. française, copie conforme de la puissante organisation espagnole. A cette occasion, les anarcho-syndicalistes, les syndicalistes révolutionnaires issus des milieux trotskistes ou du socialisme gauchiste avaient constitué l'élément décisif de l'éclatement de la vieille C.G.T.! Partant les premiers, constituant des C.A.S., ils avaient fini par entraîner les vieux bonzes réformistes qui suivaient à contre-cœur, Jouhaux et ses amis répugnaient à quitter la «vieille maison» et se seraient contentés de miettes du «pouvoir» que les communistes voulaient bien leur abandonner. Il faut dire que, chez eux, plus que l'intérêt c'est la corde sentimentale qui vibrait avec le mirage de «l'unité» de la classe ouvrière, et leurs hésitations étaient moins blâmables que je l'ai moi-même écrit à cette époque.

A peine la scission était-elle consommée, avec les cris et les grincements de dents dont la presse syndicale de l'époque conserve les traces, que les syndicalistes révolutionnaires qui en avaient été le fer de lance et l'avaient rendue inévitable vont créer un journal *l'Unité* et construire un mouvement dont le but sera de reconstruire ce que la veille ils avaient détruit. L'illogisme de cette attitude n'était qu'apparent, cependant on n'en trouve pas l'explication dans les «savants» ouvrages de nos historiens. Pourtant, elle est simple.

En dehors des reproches officiels faits à la C.G.T. d'être devenue une simple courroie de transmission du *Parti communiste*, lui-même étroitement inféodé à Moscou, une autre raison avait déterminé notre attitude. Il s'agissait de débloquer l'organisation syndicale. A tous les échelons les congrès étaient devenus de grandes messes et l'élection des responsables une simple formalité. Les intérêts qui, de la base au sommet, orientaient les élections des personnalités, l'action des cellules communistes rendaient pratiquement impossible toute propagande à la base pour redresser l'organisation. La scission d'abord, puis les discussions inévitables qui, après une période d'insultes, s'engageraient pour reconstruire l'unité, permettraient de dégager de nouveaux accords, de reconstituer de nouveaux cadres, de poser le problème d'une organisation syndicale plus conforme à nos traditions. Personne, bien sûr, n'avança de telles justifications de la scission et aucun des historiens ne l'a rappelé, mais elle était bien dans toutes les têtes et en particulier dans celle des syndicalistes révolutionnaires appartenant à la *Fédération anarchiste*. En tout cas, cette organisation issue de la scission pour refaire l'unité fut un instant de l'Histoire dont le mouvement ouvrier révolutionnaire n'a pas à rougir.

Ce mouvement prendra de la consistance à partir de la crise grave qui opposa Staline à la Yougoslavie de Tito en pleine rébellion contre les prétentions du dictateur communiste. Quelques trotskistes qui avaient des affinités avec les partisans de Tito prirent langue avec ceux-ci. A cette époque, les communistes tiraient à boulets rouges sur les «renégats» titistes. Ceux-là trouvèrent l'occasion de leur renvoyer la balle. Un accord fut conclu, les Yougoslaves financeraient le journal *l'Unité* où se retrouveraient tous les syndicalistes révolutionnaires. Ils s'engageaient à ne pas intervenir dans son orientation. Cependant, méfiants devant cet aréopage de militants syndicalistes français dont la turbulence avait fait le tour du mouvement ouvrier européen, ils exigèrent à la tête du comité chargé du journal que fût placé un ancien secrétaire de la C.G.T. qui avait été éjecté de la Confédération pour des raisons dont je me garderai bien de parler, car je les ai toujours ignorées.

Et c'est autour de ce journal *l'Unité* que vont s'organiser les *Assises nationales pour l'unité syndicale* avec le concours de ceux qui avaient été les éléments les plus actifs de la scission. Vous souriez? Ainsi vont les choses!

J'ai devant les yeux les premiers numéros de ce journal qui prépara la conférence regroupant les syndicalistes révolutionnaires, et voir mon nom parmi une dizaine d'autres constituant le comité d'organisation me procure une satisfaction certaine.

Notre présence dans un organisme syndical aux côtés d'autres participants se réclamant du trotskisme

ou du socialisme ne fut admis que du bout des lèvres par ceux qui, à la *Fédération anarchiste*, avaient une aversion insurmontable envers le syndicalisme sous toutes ses formes. Cependant nous jouâmes un rôle important au sein de ce rassemblement et cette présence nous permit de conforter notre enracinement parmi les syndiqués.

En vérité, personne parmi nous ne croyait à la réunification syndicale et chacun pensait simplement tirer de l'action commune un bénéfice substantiel pour son idéologie particulière. Et c'est cette présence qui nous a non seulement permis de conserver une influence sur une frange du mouvement ouvrier, mince, certes, mais agissante, mais également sur des petits cadres syndicaux des entreprises en dehors desquels l'action syndicale n'est que bavardage et turbulence stérile. Et lorsque quelques années plus tard éclatera la révolte des généraux et le retour de De Gaulle, le *Comité pour l'unité syndicale* se transformera en *Comité d'action révolutionnaire* et celui-ci animera la protestation des révolutionnaires contre la dictature militaire qui pointait son nez. Et ce n'est pas vanité de rappeler que je fus à la *Fédération anarchiste* celui qui anima cette politique syndicale, c'est simplement vrai! Pendant des années je représenterai notre organisation à ces comités successifs et au journal *l'Unité* où je nouerai de solides amitiés que le temps n'a pas effacées.

Pour étoffer nos projets ambitieux et notre présence dans les milieux syndicaux nous avons constitué une commission destinée à réunir tous les syndicalistes se réclamant de la tradition libertaire, quelle que soit la centrale à laquelle ils appartenaient. Il s'agissait de constituer une plateforme commune. Ce projet ne put jamais se réaliser. La raison est simple et tient à l'intérêt que suscite le travail syndical. Après quelques années et dans la mesure où ils y ont acquis une certaine responsabilité qui confère de la notoriété, les militants donnent la priorité au patriotisme syndical plutôt qu'à l'intérêt du mouvement anarchiste auquel ils finissent de ne plus appartenir que du bout des lèvres. Ce n'est d'ailleurs pas vrai seulement pour les anarchistes mais pour tous les politiques.

Maurice JOYEUX.
